

FEUILLETON.

AUX PETITES SŒURS

I

S'apercevant qu'elle avait les yeux rouges :

— Allons, dit-il, Désirée, ça passera ! Du courage ! Regarde-moi, je ne pleure pas. Et pourtant j'ai du regret de te quitter, va, surtout de te quitter pas mariée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était mon idée de te voir établie. Nous aurions choisi tous les deux ton mari, un ancien soldat comme moi... tandis que là-bas, tu comprends....

Il n'acheva pas sa pensée, et, croisant les bras, il s'arrêta, les yeux dans les yeux de sa fille :

— Dis-moi au moins, fit-il, avant que je parte, une chose que je voudrais savoir ?

Elle le regardait, elle aussi, de son regard franc où des clartés d'étoiles passaient.

— As-tu un amoureux ?

Cela parut drôle à Désirée, qui répondit en riant, malgré son chagrin :

— Mais non, père, je n'ai personne.

— Au fait, tu ne sortais guère, et ils ne pouvaient pas te voir. S'ils t'avaient vue, esux qui sont en âge de chercher femme ! Enfin, Désirée, si tu es de mon sang, comme je le crois, tu n'épouseras qu'un ancien soldat.

— Un ancien ?

— Oh ! il peut être ancien sans être vieux. Pourvu qu'il ait porté les armes et fait une campagne, cela me suffira, je serai content. Tout le monde n'est pas médaillé comme moi.

— Sans doute.

— Pour le régiment, je te laisse à peu près le choix. Un zouave me plairait mieux naturellement. Mais tu peux aussi épouser un cavalier. Il y a de beaux petits dragons.

— Bien, répondit la jeune fille, un nouveau ou un dragon.

— Même un chasseur à pied, reprit Le Bolloche. C'est un corps d'élite. Mais pas un lignard, tu entends ?

— Non.

— Surtout pas un civil ! Quelle conversation aurais-je avec lui, quand je le verrais ? Rappelle-toi ça, Désirée : si tu m'amènes un bleu qui n'a jamais servi, je refuse !

Il était un pen solennel, disant cela, un bras étendu vers la ville. Cet ancien sous-officier n'avait jamais pu se défaire d'un certain penchant au mélodrame. La solennité de ses formes ne tirait pas, d'ailleurs, à conséquence. Désirée ne l'ignorait point. Elle allait sans doute répondre non pour lui plaire. Mais voilà que Le Bolloche, machinalement, laissa ses yeux suivre la direction de son bras levé ; il aperçut les toits d'ardoises étagés qui luisaient sous la lune comme des écailles d'argent, la ligne montante des réverbères qui ne paraissaient que de misérables points jaunes dans l'immensité blanche de la nuit, tout le quartier qu'il parcourait souvent depuis des années. Derrière

ces fenêtres éclairées, que de gens il connaissait, tranquilles, assurés de dormir demain dans la même chambre où ils veillaient encore ce soir ! Cette pensée lui fit mal.

Il se détourna brusquement, et dit :

— Rentrons, Désirée, voilà le serin qui tombe.

II

Le lendemain, sur la route qui conduisait aux Petites Sœurs des pauvres, à Jeanne Jugan, comme on disait dans le faubourg, l'âne trainait le plus singulier chargement qui eût jamais pesé sur son bât de misère. C'étaient d'abord, sur le siège de la charrette basse, Le Bolloche, en redingotte marron, coiffé de sa chéchia de zouave, et sa femme, dans sa meilleure robe de futaine à carreaux, les yeux mouillés derrière ses lunettes de corne ; puis, juste sur la ligne des essieux, une pyramide composée d'un coffre où se trouvaient les vêtements moins habillés du ménage, d'une caisse percée de trous, qu'habitait une famille de lapins habitués au jour crépusculaire et, en couronnement, une bourriche d'où sortaient, en houppes blanches et noires, les plumes d'un couple de poules de Barbarie, maintenu par des baguettes ; enfin trois pots de basilic, un gros flanqué de deux petits, luxuriants, arrondis, superbes, amarrés par une corde sur le plancher du véhicule, terminaient le chargement en poupe. Il y avait encore, entre les bonnes gens, à la naissance des brancards, une petite chatte maigre et grise, compagne du rempailleur et qui, de temps à autre, le long de la jambe de son maître, frottait sa tête de vipère.

Tout cela s'en allait, cahotant, les gens, les bêtes, les meubles, vers la demeure où tant d'épaves semblables les avaient précédé. Pour arriver, il fallait trois quarts d'heure à pied, et une grande heure au train de l'âne. Mais qu'importait à Le Bolloche ? Il n'avait pas de hâte d'achever ce voyage-là. Il ne criait pas comme autrefois par les rues ; " Pailleur, pailleur de chaises ! " Il n'était plus rien dans le monde, pas même un tresseur de jonc, et il le sentait cruellement. Quand il levait les yeux, d'un côté ou de l'autre, vers les maisons de ses anciennes pratiques, son sourire navré répondait aux étonnements que provoquait son équipage. Les petits garçons riaient, pieds nus sur les seuils ; les grandes filles paraissaient aux fenêtres, et d'un mouvement d'épaules, tenant encore à brassées les paillasses qu'elles remuaient, se penchaient pour voir, à la volée, ce qui se passait en bas. Ce déménagement leur paraissait drôle. Ils ne se doutaient pas du chagrin de ces deux voyageurs. Encore la femme, plus douce de nature, se résignait-elle un peu. Mais l'homme avait une douleur violente. Il s'y mêlait chez lui beaucoup d'orgueil blessé. L'idée de s'enfermer, lui qui avait commandé une section, sous l'autorité d'une femme, d'une religieuse surtout, l'irritait au plus haut point. Il en voulait par avance à celle qui allait le recueillir. Et, à mesure qu'il s'avancait vers le terme de son voyage, son visage devenait plus rude, ses sourcils se fronçaient : il avait son grand air des jours de revue. Le Bolloche entendait en imposer dès l'abord. On ne le prendrait pas pour un fainéant à bout de ressources, las de rouler et